

*Avec les pires intentions*



Alessandro Piperno

# Avec les pires intentions

*Traduit de l'italien  
par Fanchita Gonzalez Batlle*

Traduit avec le concours  
du Centre national du livre



Liana Levi

Les amis et les mentors que je devrais remercier pour avoir rendu possible la publication de ce roman sont vraiment trop nombreux. Et c'est la seule raison pour laquelle je m'abstiens de les nommer, me réservant le privilège de leur exprimer ma reconnaissance en privé. Je ne peux m'empêcher toutefois de dire ma gratitude publique à mon maître, Enrico Guaraldo, qui m'a appris à lire et à écrire, et à Giulia Ichino, qui a suivi la rédaction de ce texte avec un soin et une passion contagieux.

Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte

Illustration de couverture: Riva Super Florida, 1957-1968. Archivio Storico Riva ©

Titre original: *Con le peggiori intenzioni*

© 2005 Arnoldo Mondadori Editore SpA

© 2006, Éditions Liana Levi pour la traduction française

[www.lianalevi.fr](http://www.lianalevi.fr)

*À ma petite Emanuela*

*Quand Dieu vous accorde un don, il vous remet aussi un fouet, et  
celui-ci est uniquement destiné à l'autoflagellation.*  
Truman Capote

*Céline recommande d'exterminer les juifs comme des bactéries. C'est  
le médecin qui est en lui, je suppose.*  
Saul Bellow

*Et le World Trade Center qui s'élevait à l'horizon, vers le sud, deux  
tours siamoises vues sous cet angle, unies au centre par une grue...*  
Don DeLillo



## PREMIÈRE PARTIE

*Comment ont vécu les Sonnino*





## Le Grand siècle de Bepy

Plusieurs heures après avoir encaissé le diagnostic de tumeur à la vessie, Bepy sentit qu'il n'avait aucune échappatoire lorsqu'il sélectionna parmi le nombre infini de questions glaçantes: *Est-ce que je pourrai encore baiser ou est-ce que c'est foutu ?*

Quoiqu'un tel dilemme puisse apparaître comme une inversion pathologique des priorités, le spectre de sa virilité compromise se révéla pour lui, dans cette situation extrême, plus effrayant que l'horreur du néant: sans doute parce que, dans son imaginaire, impuissance et mort coïncidaient, même si la seconde était préférable à la première, ne serait-ce que par le réconfort de l'absence éternelle... Ou alors le saut dans l'obscurité qui avait conduit cet homme prospère à la faillite avait été trop foudroyant pour ne pas entamer l'intégralité de ses émotions.

Mais pourquoi empêcher le funambule du sexe adulte – partisan de la déportation des homosexuels de la moitié du monde dans une île « pour eux tout seuls » – de s'exprimer pleinement ?

Pour la dernière fois, sa bite mûre et hypercompétitive était prête à briller de l'éclat d'une ancienne flamme: Giorgia Di Porto, modiste, et maîtresse semi-

clandestine au temps des vaches grasses, allait déchirer l'obscurité des dernières années de Bepy Sonnino.

Tout était tombé à l'eau entre eux le jour où Ada, épouse lunaire de Bepy, à la peau couleur dragée, avait trouvé la modiste de dix-sept ans – aussi espiègle et hautaine que la Catherine Spaak du *Fanfaron* – en train d'uriner sur les moustaches de son conjoint, qui buvait l'ammoniaque dorée avec la gloutonnerie d'un bébé. Le reste est inévitable coup de théâtre : le cri d'horreur d'Ada, l'ordre de renvoyer la petite pute, et l'achat compensatoire d'un collier de corail de Buccellati qui avait consacré la fin de cette relation dissolue.

Seize ans plus tard.

Bepy, qui entre dans une *boutique\** élégante pour y acheter l'énième cadeau destiné à son énième protégée, voit la version avachie de Giorgia se diriger vers lui en qualité de première vendeuse et sent monter de son ventre la bouffée reconnaissable entre toutes qui a fait de lui un homme il y a presque cinquante ans.

Et s'il est vrai que cet orange panaché de rouge, de teinture et de vernis est une superbe allégorie de l'automne, s'il est vrai qu'on dirait qu'elle a usé ses vingt dernières années à essayer de ressembler de plus en plus à la caricature d'elle-même, et que la minijupe de cuir et le body léopard ne sont pas les ingrédients les plus indiqués pour une grande fille qui a dépassé d'au moins un lustre la trentaine, quand elle s'écrie : « Monsieur Sonnino?... » (et avec quel ton respectueux ! quelle mansuétude dénuée d'ironie !) il ne peut pas lui résister.

Giorgia lui sauve la vie.

C'est ce qu'il aime à penser en l'invitant pour une promenade. Et tandis que sa main court cacher la

maille filée sur la manche de son cachemire et que son cœur déborde de lave incandescente, Bepy prie le ciel qu'elle ne lui demande pas de l'emmener en voiture, ce serait sordide dans son utilitaire actuelle. Et c'est à cet instant – confronté à son indigence irréfutable – que Bepy Sonnino comprend qu'il a trahi la maxime qui a dirigé sa vie dans les bons et les mauvais jours. *Mieux vaut puer la merde que la pauvreté!* n'a-t-il cessé de se répéter chaque jour depuis cinquante ans, de façon obsessionnelle.

La constatation de sa négligence l'entraîne à exhumer spontanément du cadastre de sa mémoire un des derniers week-ends passés avec Giorgia: quel délice de filer le long de la plage du Forte dans sa Jaguar bleue pain de sucre, avec son tableau de bord en ronce blond miel, en exhibant une maîtresse adolescente devant la foule de ses contemporains verts de jalousie!

Existe-t-il privilège plus viril que provoquer l'envie du monde?

C'est au nom de cette envie, en signant des chèques en bois, en défiant la férocité des directeurs de banques, en demandant à ses fils et ses belles-filles des prêts impossibles à rembourser, mais surtout en se fiant à sa réputation d'homme inaccessible sculptée dans l'idéal de Giò (c'est ainsi qu'il l'appelle, avec le «o» ouvert, exactement comme autrefois), une Giò vieillie et incroyablement immature, que Bepy lui fait une cour redoutable et obtient sa capitulation, un soir, gagnant ainsi son dernier pari libertin. Mais juste à ce moment-là, par une de ces répétitions qui scandent la vie de cet homme, toujours entre malheur et parodie, son mal se déclare. Et la seule question que Bepy est capable de se poser, absorbé par les courbes impatientes du corps

pseudo-affriolant de Giò, est s'il pourra encore la sauter en toute tranquillité après l'intervention éventuelle.

Si personne n'avait blâmé le naturel avec lequel Bepy et Ada Sonnino avaient assimilé le traumatisme de la naissance d'un albinos comme mon père et d'un cinglé comme mon oncle, tous avaient exigé de ces imbattables dans l'art de la sous-estimation une adaptation rapide au krach financier qui, outre qu'il les réduisait à la misère, avait miné le fondement de leur lien extrêmement solide.

Et en effet, tous deux s'en étaient finalement tirés en alternant – dans leur ménage sénile – sourires méthodiques de rancœur et prises de bec qui avaient littéralement fait époque. Comme par exemple le jour où en rentrant chez lui précipitamment Bepy avait annoncé, au comble de l'indignation, qu'il avait vu dans la file d'attente à la caisse d'un supermarché le rabbin Perugia tenant deux énormes boîtes multicolores de panettone.

«Où est-il écrit qu'un rabbin ne peut pas acheter de panettone?»

– Un rabbin doit donner l'exemple...

– Ça ne t'a pas effleuré que ça pouvait être un panettone casher?

– Ada, je parle sérieusement...

– Trouve-moi une règle – une seule! – qui interdit à un juif d'acheter un panettone.

– Et pourquoi pas une crèche alors? Il est écrit quelque part qu'un juif ne peut pas faire la crèche?

– Qu'est-ce qui te prouve qu'il voulait le manger?

– Tu crois qu'il l'a acheté comme décoration?»

(Il est à remarquer que les Sonnino privilégiaient de façon typiquement juive la dimension interrogative, opposée à l'affirmative typiquement chrétienne.)

Ou encore le jour où après le coup de téléphone d'un préposé du cimetière qui nous informait – avant de répandre la nouvelle auprès des organes de presse et de provoquer le rabâchage d'indignation habituel – qu'un voyou, non content de profaner le caveau de famille en le barbouillant de croix gammées, avait soustrait la dépouille minéralisée de mon arrière-grand-père, ce qui restait du vénérable avocat et mélomane Graziaddio Sonnino :

«Pauvre papa!

– Voilà dix ans que tu n'es pas allé le voir...

– Alors je devrais me réjouir qu'on le vole ?

– Qu'est-ce que tu veux que ça lui fasse ? Il est mort. »

Sans oublier les moments où Bepy se laissait aller à des panégyriques rêveurs des grands artistes de notre siècle: la passion pour l'art contemporain qui frisait chez lui l'idolâtrie réussissait à briser temporairement les chaînes de son scepticisme, mais semblait le faire tomber dans une syncope de sensualité incompatible avec une attitude compassée qui n'était que trop célèbre.

«Dis-moi, Ada... Si le grand Picasso devait apparaître à cet instant précis... Qu'est-ce que tu lui dirais? demandait-il en transe.

– Eh bien, je lui demanderais probablement un prêt! »

Je dois avouer que ma dispute préférée (sans doute parce que j'ai l'honneur d'y interpréter le rôle du témoin de neuf ans abasourdi) est celle où Ada et Bepy trouvent en rentrant chez eux la toute jeune et avenante femme de chambre ukrainienne les cheveux trempés, vêtue du peignoir de grand-mère.

«On peut savoir ce que tu es en train de faire, bon sang ?

– Mais madame, c’est vous qui m’avez ordonné de faire tout ce qu’on fait d’habitude dans une salle de bains.

– Tu te moques de moi? Je voulais dire que tu dois la nettoyer...»

C’est là que Bepy, poussé par une forme pédante de galanterie, se sent le devoir d’intervenir:

«Ada, nous devons accorder à la petite que ton expression donnait lieu à quelque ambiguïté!»

On peut se demander si un tel flot de cynisme, avec lequel l’un anéantissait tour à tour les passions de l’autre, n’était pas un moyen de remettre à plus tard le sujet grave qu’ils n’avaient pas eu le courage d’affronter en un demi-siècle de mariage consacré à l’infidélité réciproque et au gaspillage méticuleux de leur argent.

Comme toute allusion était interdite, le rideau tombait sur ce grand drame en cours avant même qu’il ne se déroule sur scène, comme si le monde entier était anesthésié par l’élixir de talc et d’eau de toilette au citron vert dont Bepy s’arrosait l’aine après ses douches matinales. Dans cette famille absurde on avait banni jusqu’à la vague terreur de l’Impondérable, avec toutefois quelques licences rituelles: les angoisses qui torturaient Bepy au cœur de la nuit, dans l’attente du coup de téléphone d’un service public qui lui annoncerait un accident de voiture où un de ses fils avait trouvé la mort, nouvelle qui transformerait d’un coup les hauts et les bas de la vie exemplaire de Bepy Sonnino & famille en ténèbres de souffrance inexprimables. Mais cela au moins leur a été épargné.

Et il fallait les comprendre!

Après une adolescence confortable, ces juifs de la Rome comme il faut, une fois absorbée la dose de frus-

tration érotique que constituait finalement les lois antisémites de 38, avaient été littéralement contaminés par l'épidémie d'allégresse de l'après-guerre et avaient remplacé – avec quel sens de l'improvisation! – la terreur de Benito Mussolini et Adolf Hitler par la vénération mimétique pour Clark Gable et Liz Taylor. Comme si l'épouvantable couple clownesque de dictateurs fascistes n'avait jamais existé, comme si dans le cœur de tous les Bepy italiens il avait été enterré avec les carcasses indifférenciées des centaines de parents déportés: la nuée de cousins, beaux-frères, sœurs, beaux-parents et neveux dont les restes allaient pouvoir remplir désormais deux sacs poubelles, dont il était strictement interdit de parler et dont la fin était une honte cachée. Rayés de la mémoire de leurs familles survivantes avant même que de la surface de la terre; comme si leurs guenilles et leur maigreur infernales, leur mort sans identité, rapportées en détail par ces horribles photos noir et blanc, étaient inadaptées à l'argenterie étincelante et à la gaieté étourdissante des cocktails de ces années fantastiques. Ou comme si cette folie de cruauté diabolique qui s'était abattue sur les Naufragés autorisait chez les Rescapés un anticonformisme désinvolte. Était-ce la raison, et la seule, pour laquelle tout individu dans le milieu de Bepy et Ada se sentait le droit de violer les principes bourgeois, de faire des avances sexuelles à la femme de son meilleur ami ou à la fille mineure de son collègue le plus cher?

À l'évidence, l'enfer avait aboli l'interdit. Si ce refoulement collectif n'avait pas existé, comment aurait fait grand-mère Ada – dont les nazis avaient anéanti les deux jeunes cousines et une douzaine d'autres parents par alliance (même si en famille on préférait par délicatesse

employer l'euphémisme «emmené») – pour assister avec autant d'émotion au dessèchement de ses hortensias à la fin de chaque été?

Rien d'étonnant, au fond: Bepy et Ada se sentaient crédateurs. Voilà tout. D'ordinaire, ceux qui ont risqué leur peau développent après le traumatisme une circonspection déguisée en cauchemar nocturne ou en pressentiment diurne. Les Sonnino, eux, s'étaient attribué une immunité plénière spéciale, soutenue à la fois par la conviction que celui qui a eu le courage de traverser une catastrophe aussi énorme est outillé pour surmonter les suivantes, forcément mineures, et par la conscience du droit à la réparation, garanti par n'importe quelle religion monothéiste et par toute jurisprudence libérale (si manifestement en contradiction avec les lois du destin des hommes). L'Histoire allait leur montrer qu'il vaut mieux être traqués par les nazis à vingt-cinq ans avec l'espoir de s'en sortir plutôt que se retrouver sans un sou à soixante face à la désapprobation générale, au sein d'une démocratie occidentale cruellement indifférente.